

Xavier Tilliette

ROSENZWEIG PHILOSOPHE DE LA RELIGION
Annotations et commentaires de la 3ème Partie du Stern

De ce livre génial et sans généalogie, *L'Etoile de la Rédemption*, c'est certainement la troisième partie qui est à la fois la plus accessible et la plus problématique. Elle commente l'alliance des deux grandes religions fraternelles, le judaïsme et le christianisme. Elle n'a pas la difficulté des deux parties précédentes, c'est un beau spécimen du philosophe narrative et, si l'on veut rappeler la structure de la philosophie de Schelling qui se profile derrière le livre entier, elle correspond à la philosophie spéciale de la Révélation, c'est-à-dire au christianisme dans l'énoncé sommaire de son Kérygme et de ses dogmes. L'exposé a, de plus, la valeur d'une confession. Lorsqu'il le rédigeait sur des feuilles volantes, dans la boue des tranchées balkaniques, Franz Rosenzweig avait depuis longtemps fait son choix en faveur du judaïsme, mais se souvenant qu'il avait été proche de se convertir au christianisme comme ses cousins Ehrenberg et l'ami Eugen Rosenstock¹, il considérait d'un oeil bienveillant la religion qu'il avait écartée. C'est plus tard seulement qu'il durcira sa position. Mais l'«envoi» de *L'Etoile* fait partie d'un moment oecuménique, d'une vision équilibrée qui s'efforce de concilier la souche et le rejeton, et surtout qui fait du christianisme, comme

¹ Nahum Glatzer raconte qu'en 1913, après la conversion de Rosenstock, Rosenzweig aurait un soir de Rosh-Hashana dit à sa mère en lui montrant le Nouveau Testament: «Mère, tout est là, là est la vérité il n'y a qu'une seule voie, Jésus» (cité par Guy Petitdemange, *Philosophies du XXème siècle*, Seuil, Paris 2003, p.43).

ce fut le cas peut-être au tout début, le véhicule de l'Ancien Testament. On ne parlait pas encore de judéo-christianisme, mais la chose hantait beaucoup de croyants des deux bords. La solution de Rosenzweig était largement utopique, elle rappelait l'esprit de Lessing et de *Nathan le Sage*, une mentalité certes périmée, mais vivace encore dans les vœux de plusieurs intellectuels. Être un vrai chrétien tout en étant un vrai juif, c'était le souhait d'hommes élevés dans une culture chrétienne avec leur atavisme israélite. La Bible déconseille de boiter des deux pieds, mais Rosenzweig prétend s'élancer à la course dans une voie nouvelle, débarrassée des obstacles.

Point de départ

Le titre est «la figure ou l'éternel monde supérieur». Il annonce une description lyrique des deux religions chargées ensemble de convoier l'humanité vers son destin eschatologique. Conjointes l'essence du judaïsme et l'essence du christianisme, avec leurs fêtes, leurs solennités, leurs liturgies, leurs coutumes et leurs climats. Martin Buber comme Hans Ehrenberg ont donné leur approbation. Car Rosenzweig, nous l'avons dit, cherche à être équitable et il l'est. Cependant on sent de quel côté son cœur beat, puisqu'il avait décidé de rester juif. La trace est calmée, sinon effacée, de ses débats et de ses discussions. Il a signalé lui-même qu'au moment de la publication du livre, l'alliance qu'il préconisait était d'ores et déjà *passée*. Il avait traité les deux religions avec équité comme des grands paradigmes historico-surnaturels, comme une typologie figurative; en somme un échantillon de théologie de l'histoire. Un tel examen irénique pose évidemment des questions scabreuses, sur la conception judaïque du christianisme, le christianisme à l'épreuve du judaïsme, la synthèse asymptotique du messianisme. Ces questions seront énumérées et traitées successivement.

Le christianisme selon le judaïsme

Le christianisme est le relais et la courroie de transmission d'Israël. Son zèle missionnaire contribue à répandre le culte du vrai Dieu. Le judaïsme est le feu central, le foyer brûle inextinguible au cœur du juif, il est la flamme de la *vie* éternelle. Mais le christianisme est l'irradiation, les rayons partis du centre, le véhicule de leur lumière et de leur chaleur, il est

la *voie* éternelle. Stéphane Moses² insiste sur cette complémentarité, sur le mutuel appui qui conjugue la double destinée d'Israël et des chrétiens. Il est fort probable qu'Hermann Cohen eût opposé un désaveu³.

Le modèle avéré est encore une fois Schelling. Dans l'esquisse des trois Eglises qui ouvre cette dernière partie, esquisse calquée sur l'ecclésiologie du philosophe de Leonberg, l'Eglise pétrinienne représente la fondation, la stabilité, le dogme, la norme, le magistère, l'Eglise paulinienne (protestante) la mission, la prédication, la liberté, elle est nomade et prosélyte ; enfin l'Eglise johannique, encore à venir, église spirituelle, synthétise les précédentes sous le signe de la raison, elle est l'héritière du paganisme et elle salue en Goethe le «grand païen» et le «grand chrétien». Le christianisme de l'avenir ou l'«achèvement johannique» n'est pas à vrai dire une pure nouveauté, il vit dans les formes anciennes et notamment dans le rite slave. Un premier accomplissement est la conversion goethéenne du paganisme au christianisme, un second est l'entrée du juif chez les chrétiens en vue d'y achever la conversion du paganisme idolâtre. Car c'est dans le sang juif que vit «hématologiquement» l'espérance. Mais l'Eglise johannique n'est pas construite, elle est encore pure croissance, sans structure ni institution; et Goethe est son premier patriarche⁴.

Martin Buber dans *Zwei Glaubensweisen* (1950) a repris à sa façon la théorie des trois Eglises, mais pour discerner une triple tendance dans le christianisme (triple nonobstant le titre), en insistant sur la force, l'impact et la «signature du temps» de la tendance paulinienne dans la théologie actuelle. Saint Paul, en fait, n'est-il pas l'auteur du christianisme? Vieille hypothèse⁵, que l'on ne trouve pas chez Rosenzweig. D'ailleurs le «paulinisme», fataliste, marcionite, a trahi tant Paul que le Christ. Kierkegaard, dans sa grande foi au Christ, forme une catégorie à part, il n'est ni paulinien ni johannique, mais *jesuisch*⁶!

L'origine du christianisme reste pour Rosenzweig dans le flou. La réponse dogmatique «le Christ» n'est pas constitutive d'une communauté. Au lieu d'une origine historique fondatrice, Rosenzweig cherche un esprit susceptible de cimenter les foules: la fraternité chrétienne. La Croix tient

² S. MOSES, *Système et Révélation*, Seuil, Paris 1982.

³ Sur H. Cohen, le «maitre»: F. ROSENZWEIG, *Kleinere Schriften*, 294-354.

⁴ *Der Stern der Erlösung*. Dritter Teil. Die Gestalt oder die ewige Überwelt. Schocken V. Berlin 20.30-34.

⁵ Qui a séduit Fichte, Proudhon, Renan....

⁶ *Stern* III 27-29.

une place importante (avec une allusion au premier chrétien, «le Crucifié») dans la constitution du christianisme comme quintessence de la Voie, ombre accompagnatrice. Donc: *dum volvitur Crux* au lieu du *stat Crux* érigé par Maritain. La Croix est l'écartèlement sur l'étendue de l'éternel chemin, tandis que l'Etoile du bouclier de David reconcentre les rayons dans le «noyau de feu». On pense au Christ étendu de Chagall et au poème psalmodié qu'il a inspiré à Raïssa Maritain⁷.

Néanmoins le *Stern* énonce les vérités maîtresses du christianisme, même en ce qu'elles ont d'incompréhensible à la conscience juive. D'ailleurs la Thora n'est guère mieux partagée. Rosenzweig n'occulte ni l'incarnation ni la Croix, vues naturellement à travers le diaphragme de l'initiation chrétienne. De belles pages sont dédiées aux fêtes, à Noël surtout, à la Crèche, à la *stille Nacht*. Aux sacrements aussi, au baptême. Mais Pâques est passablement négligé. L'auteur revient comme aimanté à sa tradition, au «peuple éternel», peuple de la Promesse. Les rivières du christianisme se perdent, un seul fleuve tourne éternellement sur lui-même et il «échappe à la tâche de toutes les eaux de courir à la mer»⁸. Le christianisme ou la Voie, est éternel, mais au sens où l'éternité est sa fin. «Où tout brûle il n'y a plus de rayons. Tout est lumière. Alors la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux recouvrent la mer. Dans cette mer de lumière tout chemin s'engloutit comme un mirage (*Wahn*). Toi, mon Dieu, tu es Vérité»⁹.

Les deux religions, le signe de contradiction

Ce mot de *Wahn*, illusion, mirage – qu'emploie aussi Ernst Troeltsch – nous amène à la question redoutable, au cœur de la dissidence: le messianisme, le Christ. Le christianisme est un judaïsme dont le Messie est advenu. Mais n'y a-t-il pas chez Rosenzweig dans son souci d'équité et d'irénisme, un escamotage de la question de fond, et le parallèle ne s'en trouve-t-il pas vicié? Il essaie de se mettre à la place des chrétiens et il y réussit, somme toute, correctement. Mais il est juif, en définitive, et c'est comme juif qu'il lui est difficile d'éluder la question de Jésus-Christ. Qui est Jésus-Christ? Il s'est dit Dieu et Fils de Dieu, n'a-t-il pas blasphémé? Rosenzweig répond: *Wahn*, folie, illusion. Mais la teneur change selon

⁷ Raïssa Maritain, «Chagall» («Puis il a un Christ étendu. A travers le monde perdu-Dans un grand espace d'ivoire...»). Jacques et Raïssa Maritain, O.C. XV. 552.

⁸ *Stern* III 57.

⁹ *Id.* 110-111.

qu'on traduit illusion ou folie. Jésus était-il un homme sincère, un doux illuminé, ou bien un blasphémateur? Je crois que le problème est mal posé, ce n'est pas dans les termes de la théologie libérale du 19^{ème} siècle et de l'orthodoxie juive qu'il se présente à Rosenzweig. Il évite soigneusement l'affrontement, surtout en fonction du livre. C'est ce qui lui faisait dire qu'il ne plairait ni aux païens (aux incroyants) ni aux Juifs, ni aux chrétiens. Il en va de l'interprétation du messianisme. Au seuil du second livre intitulé «Les rayons ou la Voie éternelle» (=le christianisme), Rosenzweig se place sous la protection de Maimonide: «(d'autres prétendent) qu'un jour le Messie est venu et qu'il a révélé les mystères. Mais quand le vrai Messie viendra et réussira et sera élevé et sublime, tous alors rentreront à la maison et reconnâtrons l'illusion»¹⁰.

De l'adoptanisme et de l'arianisme au protestantisme libéral et au «post-christianisme» moderne, la négation de la divinité de Jésus n'a jamais empêché les christologies hérétiques d'éclorre et de prospérer. C'est pourquoi Rosenzweig peut présenter sans illogisme un christianisme sans pierre d'angle ni socle, sinon sans fondement, une théorie chrétienne belle et profonde, apparemment non tronquée, à condition de laisser dans l'ombre l'épineux problème de l'origine historique. Tout son exposé, quelquefois superbe, se tient sous l'accolade d'un gigantesque *Als ob*, qui n'est pas sans rappeler l'attitude de son ennemi Hegel. Sous réserve de l'illusion, donc, il expose exactement le message chrétien, le Kérygme. «Le témoignage porte sur le Christ: le Christ est le contenu commun de tous les témoignages de la foi». La chrétienté est éternellement en chemin depuis le Christ, le «Crucifié», jusqu'à son retour; le Christ est le centre, le commencement et la fin. Il est le maître, le frère et l'ami – le frère dans le frère, l'ami dans l'ami-, le fiancé spirituel, l'enfant. Il est le lien fraternel. Aussi le chrétien est-il irrésistiblement attiré vers lui, le «premier chrétien», le Crucifié. La foi chrétienne, c'est aussi la dualité du Père et du Fils, issue du besoin d'un Dieu homme, incarné, proche. La foi est «imitation du Christ» et station aux pieds du Calvaire. La conscience chrétienne est polarisée par le commencement, de sorte qu'au rebours de la conscience juive la Révélation et la Rédemption fusionnent. Le Christ est d'emblée Révélateur, Sauveur et Rédempteur. La Rédemption toujours future, toujours à venir, tend à s'effacer devant la Création et la Révélation.

Mais le Christ des chrétiens, «vrai Dieu et vrai Homme», le Christ-Vérité, est-il plus qu'une Idée? «Nul chrétien ne peut le savoir». A mesure

¹⁰ *Id.* III. II. 97-98.

que l'ouvrage avance vers sa conclusion et que les rayons de l'étoile refluent vers le noyau incandescent où brûle la vérité, l'étau se resserre sur la question du Christ avec laquelle le christianisme, le Kérygme, pour nous, tient et tombe. Et le mot fatidique *Wahn* reparaît: «Le chrétien doit acheter chaque pas en avant au prix d'une illusion»¹¹. Il apparaissait encore à l'orée de ce troisième livre: la vie éternelle disparaît dans la lumière éternelle, s'y absorbe, tandis que le chemin devient mirage quand l'océan de lumière le bat de ses flots... Pour la gnose, l'ennemie camouflée du christianisme, le Christ n'est plus qu'Idée, n'est plus Jésus. Mais

Le Jésus historique doit en tout temps enlever le socle sous les pieds du Christ idéal, le socle sur lequel ses adorateurs philosophiques ou rationalistes voudraient bien le placer car une «idée» s'unit finalement à toute sagesse et à tout amour-propre et leur prête son auréole. Mais le Christ historique, précisément Jésus le Christ au sens du dogme ne se tient pas sur un piédestal, il chemine vraiment sur les places de la vie et il contraint la vie à soutenir son regard¹².

On laissera de côté la question symétrique, paradigme de la christologie philosophique, à savoir que sans l'idée du Christ, il n'y a plus que l'homme, il n'y a plus Jésus-Christ. Mais Rosenzweig a bien senti la force du paradoxe chrétien, et par là son lien intime avec le judaïsme. Le Jésus de l'histoire est rattaché au Christ de la foi, et c'est le Christ de l'idée, le Christ de la gnose, qui est révoqué. De ce fait, par sa secrète alliance avec le Messie des juifs, le christianisme est complice du judaïsme.

La figure du Christ est donc sans conteste le point de cristallisation de la religion chrétienne historique. A aucun moment Rosenzweig n'insinue que Jésus fût un imposteur ou que son historicité est douteuse. Malgré tout le christianisme est né *per generationem aequivocam* (la théologie libérale juive y voit néanmoins une religion-fille). On ne saurait dire non plus que le chrétien est un Juif qui a mal tourné, ni qu'il est un païen de souche, même s'il détient un «paganisme» qui l'habilite à la conversion des païens. De sorte que l'attitude de Rosenzweig n'est pas exemple d'ambiguïté. D'autant que la perspective «johannique» se met en travers: si Goethe est le «premier chrétien», qu'en est-il du Christ? Le *Stern* est très prudent sur la question du Juif et du Messie. Le courrier apportera une lumière, mais il est plus rétracté que le livre. Nous y reviendrons.

¹¹ *Id.* III, II-III 154-155.

¹² *Id.* III, III, 198-199.

Jésus et Israël. Le christianisme vu du judaïsme.

«Pourquoi Jésus et non pas Goethe?» répliquait Franz Rosenzweig en 1913, en pleine crise de doute, à Rudolf Ehrenberg. Un jour l'humanisme goethéen remplacera le scandale de la Croix. Ce n'est qu'une notation mais répétée. Dans le même temps, considérant inutilisable pour lui la conversion, il avait écrit à sa mère que le judaïsme passe «à côté de Jésus», son chemin ne croise pas Jésus (même si on peut parler d'une renaissance du Rabbi Jeschua dans le judaïsme moderne, Benamozegh, Jules Isaac, David Flusser, etc.). Pourquoi pas Goethe, Beethoven ou Darwin? Israël n'a pas besoin du Christ et lui, Franz R., n'est plus «hôte» conceptuel du christianisme. Dans l'ardente discussion polémique avec Eugen Rosenstock-Hüsey¹³ il rappelle que le Talmud donne comme précurseur immédiat du Messie Fils de David un Messie Fils de Joseph, tombé dans le combat victorieux contre Gog et Magog. Mais pour lui le Messie est un Messie errant, qui vagabonde incognito, un Messie caché – on voit poindre l'idée du Messie interné au peuple, et plus tard le messianisme de tout homme, universel, de Levinas. Cependant par un côté de lui-même qui, il est vrai, va se rétrécissant, il est disposé à faire le part belle au Christ, à admettre même, avec Cohen, qu'il est le Messie des entils ou des Nations. Mais il est réticent à l'égard du judéo-christianisme¹⁴ préconisé par son cousin Hans Ehrenberg. Le judéo-christianisme est «johannique», c'est-à-dire eschatologique. Que le christianisme ait une importance et même une influence rétro-active sur le Judaïsme, qu'il ait déteint sur lui et agi comme un facteur de conservation (à la fois par sa diffusion, et par la résistance qu'il a suscitée), Rosenzweig est tout prêt à le concéder, et par conséquent à attribuer un rôle positif au christianisme – mais cela, ajoute-t-il, «nous ne le sauverons sûrement que quand le Messie viendra, donc aux jours du Messie. Dans ce contexte il profère la phrase curieuse, ambivalente: «Jésus appartient à l'interrègne: s'il était le Messie, cela se démontrera quand le Messie viendra». La porte s'entrebâille seulement. Il y a une sorte de collusion, de recouvrement, dans une perspective qui est celle du siècle johannique: «Israël pouvait prononcer tous les discours de l'Évangile de Jean».

¹³ Eugen ROSENSTOCK-HÜESSEY, *Judaism despite Christianity. The letters on Christianity and Judaism between Eugen Rosenstock-Hüsey and Franz Rosenzweig*, H. Stamer, New York 1969.

¹⁴ Ce *Judenchristentum* moderne, qui retrouve aujourd'hui une audience et quelques adeptes, et qui ne se dissimule pas comme les marranes, n'est évidemment pas le judéo-christianisme de l'Église primitive, si bien mis en lumière par les travaux du cardinal Daniélou

C'est là sa bienveillance qui parle plus que sa conviction. Il avoue qu'il n'a jamais été touché par le Christ (c'est le cas de Levinas également), et spontanément il manie plutôt l'antithèse. Il est ému toutefois par la confession d'un converti, Florens Rang, ami de Buber: ou le Christ est Jésus totalement, ou il n'est qu'un mythe, et Dieu nous a abandonnés. Le dilemme, qui l'étreint chez les chrétiens, ne l'empêche pas néanmoins de refuser l'intégration du Christ (au judaïsme), c'est-à-dire de refuser de le réclamer en tant que juif. Car c'est un cas de *frommer Betrug*, de pieuse supercherie. Jésus est un apostat, un renégat (pausche Israël). Malgré tout il admire le Jésus-Christ de Wittig, de sorte qu'une certaine oscillation reprend, diverse selon les interlocuteurs, mais en général prévaut l'hostilité au *Judenchristentum*, qui fut jadis la religion des marranes chers à Spinoza. Du reste Jésus n'a pas voulu fonder une Eglise, il avait en vue quelque chose de tout autre. Quoiqu'il en soit, une croyance centrale est identique chez le juif et le chrétien chez qui le feu de l'âtre s'embrase. Le «Père de Jésus» n'est pas pour le juif un Dieu étranger, au contraire du «Père du Christ» tel qu'il est décrit par Harnack. Un vrai chrétien, c'est Lessing – que nous évoquions en commençant – avec sa parabole des trois anneaux indiscernables. Lessing dépasse Schiller et Goethe. Qu'un jour le chrétien (et donc le christianisme) cessera de prier le Christ médiateur et s'en tiendra directement à Dieu, c'est là une prophétie attestée par le Nouveau Testament lui-même (Jean 16,7: il vous est bon que je m'en aille, *symphèrei hymìn hina egò apèltho*)¹⁵. Et Rosenzweig de rappeler que même du point de vue de la *théologie* chrétienne, il y a une reconnaissance de la réalité d'Israël comme tel, c'est ce qu'on appelle le Mystère d'Israël. Qu'aurait-il dit, et n'aurait-il pas été conforté, s'il avait pu d'ores et déjà prévoir, sur le déclin de l'antisémitisme catholique, le développement extraordinaire de l'inclusion théologique d'Israël, chez les pionniers de la vocation du peuple élu, le Père de Menasce, Mgr. Charles Journet, Jacques et Raïssa Maritain, Gaston Fessard, Paul Claudel!

Il écrit à Hans: *Extra Ecclesiam nulla salus nisi Judaeis in religione eorum manentibus*. L'anecdote du gamin juif de Wilna qui enchantait Hermann Cohen: «Qu'est-ce qui arrivera à la fin des temps? Prompte réponse: eh bien, tous les hommes seront juifs», retrouve son actualité. La fin de l'Histoire est la judaïsation du christianisme, le pape du ghetto, judaïsation accomplie qui implique ou postule l'élimination du Christ, car le christianisme n'est absolu que comme judaïsme, comme johannique. Toutefois

¹⁵ De là procède la tentation moderne des chrétiens: le Christ «de passage», dépassé, «Jésus oublié».

de ce retour à la source, d'une réabsorption du christianisme par Israël, il n'est pas question dans *L'Etoile de la Redemption*, ou seulement de manière très métaphorique. Nous restons dans les temps de cohabitation difficile, et c'est maintenant avec les yeux du chrétien que nous regardons le Juif, et ensuite avec ses propres yeux, comme dans un miroir.

Le judaïsme vu du christianisme

Franz Rosenzweig de plus en plus s'est senti et éprouvé Juif, profondément, viscéralement, d'où la conversion impossible, impensable. A partir de sa décision mémorable il s'est passionné uniquement pour sa race et son être-juif. Il identifie sa judaïté à la Synagogue immortelle, entêtée, les yeux bandés, le sceptre brisé. C'est mon navire, disait-il du judaïsme, où je veux vivre et mourir. Le *Judenstolz* défie le *Judenhass* encore éloigné du seuil de virulence. «Nil Judaei a me alienum puto», proclame-t-il fièrement. En face du christianisme triomphant il prend fait et cause pour le peuple incontournable. Volontiers il rappelle le mot du pasteur protestant interrogé par Frédéric II sur la preuve cogente du christianisme: *Majestät, die Juden!* C'est le célèbre argument des rabbins mis en vedette par Pascal. Eh oui, qu'on le veuille ou non, ils sont (encore) là, vivants, rétifs, indestructibles, irréfutables. Leur obstination, leur endurcissement, leur malédiction, font d'eux les témoins pathétiques de la Promesse et du transfert de la Promesse. Le Juif errant, pièce maîtresse de l'apologétique pascalienne. «Nous sommes les poux dans votre fourrure, nous sommes le peuple teigneux, indécrottable, indésirable, insubmersible». Que de chemin parcouru de Schleiermacher à Rosenzweig! La *Verschaltung* des juifs, leur enclousonnement, leur carapace...sont leur fierté. Emmurés vifs, emmaçonnés et enclavés dans l'histoire. Leur obstination¹⁶ absolue fait leur fidélité. Ce n'est pas exactement comme pour Maritain le ferment d'inquiétude et d'agitation, le nomadisme perpétuel. C'est au contraire, comme pour Cohen, le peuple éternel, le promontoire du monothéisme, l'écharde dans le flanc du christianisme. Cette situation unique et insolite du juif arrache à Rosenzweig ses plus beaux élans, comme à Cohen et à Levinas, surtout dans cette troisième Partie qu'il avait conçue comme un porche monumental, qu'il avait voulu doter d'un style liturgique et d'une architecture hiératique.

Le Juif est l'exception, l'attente faite peuple, l'éternel *enfant terrible* de

¹⁶ *Verstocktheit*. Tout cet alinéa est un centon extrait du courrier.

l'histoire de l'Eglise (ainsi écrit-il à Gertrud Oppenheim). Dans la longue, si longue nuit de l'histoire dont le jour sera la fin de l'Histoire, l'espérance juive brûle d'un feu inextinguible. Ce sont eux, les Juifs, les portefaix de l'Humanité (Thomas Mann, sans broncher, dira la même chose des Allemands), leur nuque raide est l'enclume sur laquelle Dieu forge la Rédemption, une Rédemption qui s'étire sur le temps et débouche à la fin du temps. Un peut se rappeler l'éloge du judaïsme de Max Weber¹⁷, mais surtout certains thèmes de Rosenzweig feraient penser à l'extravagante parabole historiosophique de Léon Bloy dans son livre fascinant *Le Salut par les Juifs*, inspiré de Saint Paul, avec la prosopopée du Juif en appelant de la Justice de Dieu à Sa Gloire.

Messianisme

Qu'en est-il alors du messianisme de Rosenzweig? Certainement il ne fonde pas tout entier dans la corrélation cohénienne (corrélation, un mot que Rosenzweig n'apprécie guère) ni dans la persistance têtue du peuple choisi. L'attente du Messie fait partie de l'héritage, mais vise-t-elle un Messie personnel? De celui-ci, en somme, on n'a pas besoin, et Messie tend à devenir une abréviation pour temps messianiques, âge messianique, la théorie de la connaissance messianique. Comme pour Levinas, le sujet messianique est l'otage de l'autre, est tout homme livré pieds et poings liés au service sans merci. On constate que dans les carnets de 1922, sous la rubrique «Christus» Rosenzweig se montre plutôt réticent: l'action de Jésus s'explique seulement par le fait qu'il était le premier Messie, comme l'a établi Albert Schweitzer. Car au premier seul appartient ce que Goethe appelle «l'héritage». Les suivants sont assignés à leur personnalité et c'est toujours une mauvaise affaire. «L'Etoile de David, le Fils de l'Homme et le serviteur souffrant: Jésus a concentré sur lui ces trois titres. Il fut sûrement le premier «faux Messie», même s'il y eut avant lui déjà des Fils de David et des Serviteurs de Dieu».

Ce qui importe à Rosenzweig, juif assimilé, allemand sans honte et sans remords, ce sont moins les juifs que la judéité, le judaïsme. Moins hostile que Cohen au sionisme naissant, il est néanmoins très réticent, malgré son amitié pour Buber. Il se sent juif plus qu'israélite. Il ressent la vocation

¹⁷ De son livre sur le judaïsme. Rosenzweig écrit en 1921: «Historiquement c'est l'équivalent de ce que j'ai exprimé philosophiquement» (A sa mère, 15 août 1921, *Briefe und Tagebücher*, p.717).

d'Israël comme celle d'être disséminé et dispersé parmi les nations. Un peuple pas comme les autres, un peuple qui est une race et qui vit «hématologiquement» chez les autres peuples de la terre. C'est son destin, il n'y a pas lieu de le changer, l'essentiel est que l'obscur appartenance du sang soit préservée. Il s'est même prononcé plusieurs fois contre le sionisme. Il ne s'agit pas d'un salut pour les Juifs mais par et à partir des Juifs. «Si le sionisme conduisait *tous* les Juifs en Palestine, il n'y aurait plus de Juifs deux cents ans après». Plus tard il a modulé quelque peu ce jugement.

Mais de la dévotion de Franz Rosenzweig à sa foi et à son peuple ne peut pas douter celui qui lit le *Stern* ligne à ligne et entre les lignes, en particulier cette troisième partie où, si belles que soient quelques évocations du christianisme, c'est le judaïsme qui fait frémir sa plume et battre son cœur. Il faudrait ajouter bien des pages à l'anthologie amorcée avec Hermann Cohen à la lecture de *Religion der Vernunft*. On se contentera de signaler quelques textes particulièrement vibrants: «Après-midi du sabbat»¹⁸. «Fête de la Libération, avec un grandiose centon biblique»¹⁹. «L'éternité de la Promesse», dont la conclusion est superbe²⁰. Le fait juif. Le cœur battant de la vérité dans la poitrine juive²¹. La vie juive et cette sentence qui résume tout le livre: «Dans l'étroitesse la plus intime du cœur juif brille l'Etoile de la Rédemption»²². «L'homme de l'élection»²³.

La Rédemption, séparée de la Révélation, est le salut, le sacrement du futur, l'espérance d'Israël. Pour le chrétien Révélation et Rédemption coïncident en fait. Le juif les maintient écartées. La Révélation est l'annonce d'une Rédemption toujours future, d'un salut en marche, d'une dynamique, d'une marche à l'Etoile. Mais la certitude et la vie encloses au cœur juif son garantes de la Rédemption finale, du Grand Jour de l'Eternité fermant la parenthèse du Jour cosmique éternel (où l'en reconnaît la synthèse des trois éons de Schelling). Car Yahvé aura son Jour. De là procède le tableau grandiose – sous lequel nous avons inscrit quelques didascalies – de deux croyances associées, sinon complémentaires, dont l'une est la Vie (la vie du peuple éternel) et l'autre la Voie (de l'Eglise pèlerinante et militante), jusqu'à la réunion messianique dans l'Etoile, la Vérité.

¹⁸ *Stern* III 67.

¹⁹ *Id.* 74.

²⁰ *Id.* 95-96.

²¹ *Id.* 110-111; 170-171.

²² *Id.* 184-185; 194.

²³ *Id.* 185-187.